



HAL
open science

Les sacres des rois de France au XVIIIe siècle. Fastes de la monarchie et organisation minutieuse

Youri Carbonnier

► **To cite this version:**

Youri Carbonnier. Les sacres des rois de France au XVIIIe siècle. Fastes de la monarchie et organisation minutieuse. Scarlett Beauvalet et Marie-Claude Dinet-Lecomte (dir.). Fêtes et réjouissances dans la France du Nord du XVIe siècle à la Révolution, Encrage, pp.53-76, 2016, 978-2-36058-066-8. hal-04639232

HAL Id: hal-04639232

<https://univ-artois.hal.science/hal-04639232>

Submitted on 8 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les sacres royaux du siècle des Lumières

Fastes de la monarchie et organisation minutieuse

Youri Carbonnier, CREHS - Université d'Artois (Arras)

« La cérémonie du sacre est la plus auguste et la plus magnifique de toutes celles que la religion a consacrées [...] Nos souverains s'y montrent avec tout ce que l'appareil de la Royauté a de plus imposant »¹

Si le poids de la tradition est un élément moteur de la monarchie française, il l'est de façon encore plus marquée à l'occasion du sacre, cérémonie qui magnifie l'exceptionnalité du roi très chrétien. Au XVIII^e siècle, la cérémonie du sacre est un événement d'autant plus exceptionnel que les règnes des rois sont particulièrement longs. Entre le sacre de Louis XIV, en juin 1654, et celui de Louis XV, 68 ans s'écoulent et il faut ensuite attendre 53 ans pour Louis XVI, en juin 1775. Les témoins de deux cérémonies successives sont donc rares et souvent cacochymes. C'est pourquoi l'administration des Menus Plaisirs, chargée de l'organisation matérielle, rassemble une abondante documentation préparatoire sur le cérémonial, les vêtements des participants, les voitures, le décor, les dépenses et les personnes engagées... La rareté et l'éclat de l'événement donnent également lieu à des récits circonstanciés dans la *Gazette* ou le *Mercure*, et dans des publications spécifiques, sans compter les mémoires ou journaux des contemporains, témoins directs ou secondaires. Cet ensemble fourni constitue un corpus de qualité variable, qui permet de faire ressortir les éléments les plus marquants aux yeux des contemporains et qui participe à l'édification d'une mémoire collective, plus ou moins officielle, de l'événement.

Le sacre de Louis XVI est le mieux documenté, grâce à la préparation minutieuse de l'intendant général des Menus Plaisirs du roi, Papillon de La Ferté, qui rassemble une documentation historique remarquable et impose à son personnel une rigueur administrative encore lisible dans les dossiers². En outre, si son déroulement n'est pas mieux connu que celui des précédents, il est le seul pour lequel la quasi-totalité de la musique est conservée, autant les versets et répons composés par Henri Hardouin³, maître de musique de la cathédrale de Reims, que l'ordinaire de la messe du tout nouveau maître de la musique de la Chapelle du roi, François Giroust, qui a achevé sa composition seulement dix jours avant la cérémonie⁴.

Cet achèvement tardif est à l'image des préparatifs, menés jusqu'à la dernière minute, bien que lancés très tôt. Après cette longue préparation, en majeure partie menée dans les ateliers parisiens et versaillais des Menus Plaisirs, une noria de voitures et de bateaux est employée au déménagement des décors et des hommes. Enfin, une fois les cérémonies achevées, il faut procéder au démontage

¹ AN, O¹ 3259, pièce 6.

² AN, O¹ 3045, pièces justificatives et minutes des dépenses pour le sacre de Louis XVI [autre collection O¹* 3123-3124] ; O¹* 3250, État des effets employés pour le sacre de Louis XVI ; O¹ 3259, Notes et recherches générales, dont une partie sur les sacres de 1610 à 1775 : éléments tirés de la *Gazette* et du *Mercure* ; mais aussi K 1714, dossier sur les sacres ; O¹ 751, Office du Grand Maître, notes et pièces relatives aux sacres. Pauline Lemaigre-Gaffier, « La mise en scène du corps du roi : l'organisation du sacre de Louis XVI par les Menus Plaisirs », dans Catherine Lanoë, Mathieu da Vinha et Bruno Laurioux (dir.), *Cultures de cour, cultures du corps. XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, PUPS, 2011, p. 151-168.

³ Milan, Conservatoire, ZZZ 2493 (Archivio musicale Nosedà, I 271), *Duos de M^r Hardouin, Maître de musique de Reims*, p. 175-204 (le titre du recueil a longtemps laissé ignorer la présence des pièces du sacre, signalées par Jean Leflon en 1934, sous une cote différente : Jean Leflon, *Henri Hardouin et la musique du chapitre de Reims au XVIII^e siècle*, Reims, Librairie Matot, 1934, p. 73-74).

⁴ BnF, Musique, Rés. H 595, *Gaudete in Domino semper. Missa brevis a piu stromenti e quinque vocibus*, achevée le 1^{er} juin 1775 [parties séparées Rés. H 595 (A-T) et L 18013]. Enregistrement en 1990, dir. L. Devos, CD Erato 2292-45024-2.

et à la remise en état de la cathédrale de Reims, ainsi qu'au rangement des vestiges en vue de leur éventuelle réutilisation. Ce sont ces aspects matériels que nous présenterons ici, coups de projecteurs parfois fugaces sur les coulisses d'un événement majeur dont le déroulement visible est bien connu.

Une longue préparation

Il est difficile de dater avec exactitude le début des réflexions, mais certains indices révèlent que, un an avant la cérémonie, l'administration se préoccupe déjà de lancer les préparatifs.

Un travail de longue haleine

Selon les archives conservées, le sacre de Louis XVI a bénéficié d'une préparation particulièrement minutieuse, longtemps en amont. La relative abondance archivistique ne signifie pas que le sacre précédent ait été moins bien ou moins longuement préparé. En effet, chaque sacre se nourrit du précédent et intègre une partie des archives collectées alors. Le journal du marquis de La Ferté témoigne du rôle essentiel qu'il joue dans cette collecte et dans la préparation de la cérémonie de 1775⁵.

Ces recherches sont avant tout animées par la volonté de maintenir la tradition d'une cérémonie à la symbolique forte, où le lien avec le baptême de Clovis tient une place essentielle. Ainsi, face à la pression du contrôleur général Turgot qui souhaite, par économie, célébrer le sacre à Notre-Dame de Paris et, par conviction philosophique, supprimer certaines formules considérées comme obsolètes et contraires au droit naturel comme aux intérêts politiques de l'État, Louis XVI reste fidèle à la cathédrale de Reims et au cérémonial⁶. Innover c'est aussi ouvrir une porte, potentiellement dangereuse⁷.

On comprend dès lors la minutie des préparatifs de tous les corps concernés : les Menus Plaisirs, le Garde-meuble, mais aussi le Grand Maître des Cérémonies (qui attribue les places et veille à l'acheminement des *regalia* conservés à Saint-Denis⁸) ou le Grand Écuyer. Dès 1765, La Ferté collecte tout ce qui concerne les réjouissances, les fêtes, les cérémonies, aussi bien les sacres et couronnements que les mariages, les baptêmes, les entrées, les funérailles afin de « donner des lumières et des idées aux artistes employés au service des menus ». L'intendant des Menus Plaisirs précise qu'il a fait faire des recherches dans 1 200 volumes du *Mercur*, 13 000 volumes de la *Gazette*, les récits, les descriptions, l'iconographie⁹... Les notes historiques de l'érudit Antoine Lancelot sur le sacre de Louis XV proposent nombre de références aux sacres précédents, depuis celui de Charles VIII, corrigent les erreurs des récits publiés, souvent stéréotypés, et traquent les innovations¹⁰.

Le carrosse du sacre : une nouveauté camouflée en tradition

Le sacre de Louis XV instaure d'ailleurs une nouveauté de taille, présentée et adoptée comme une tradition établie : l'entrée royale en carrosse. C'est à cheval que Louis XIII, en 1610, était entré

⁵ Denis Pierre Jean Papillon de La Ferté, *L'administration des Menus. Journal de Papillon de La Ferté... (1756-1780)*, éd. E. Boyssse, Paris, Ollendorff, 1887 [désormais *Journal de La Ferté*].

⁶ Hermann Weber, « Le sacre de Louis XVI (1775) et la crise de l'Ancien Régime », dans *Le sacre des rois, Actes du colloque international d'histoire sur les sacres et couronnements royaux (Reims, 1975)*, Paris, Les Belles Lettres, 1985, p. 257 ; Chantal Grell, « The sacre of Louis XVI : the end of a myth », dans Michael Schaich (ed.), *Monarchy and Religion. The Transformation of Royal Culture in Eighteenth-Century Europe*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 344-366.

⁷ Richard A. Jackson, *Vivat rex. Histoire des sacres et couronnements en France. 1364-1825*, Strasbourg, Association des publications près les universités de Strasbourg, 1984, p. 199-203.

⁸ AN, O¹ 3045⁷, n°200, dépenses des religieux de Saint-Denis qui ont accompagné les *regalia* dans une berline à quatre chevaux.

⁹ Dont les albums du sacre, somptueusement illustrés : Antoine Danchet, *Le Sacre de Louis XV, Roi de France et de Navarre dans l'Eglise de Reims, le Dimanche xxv Octobre MDCCXXII*, Paris, après 1722 ; Thomas-Jean Pichon, *Sacre et couronnement de Louis XVI, roi de France et de Navarre, à Rheims, le 11 juin 1775*, Paris, Vente, 1775.

¹⁰ AN, K 1714, n°17¹. voir aussi n°17², *Principales Nouveautés introduites & remarquées dans la Cérémonie du Sacre de Louis XV à Reims le xxv. Octobre M.DCCXXII*.

dans la ville des sacres, comme ses prédécesseurs, tandis que Louis XIV n'avait pas voulu d'entrée solennelle en 1654¹¹, peut-être pour punir Reims de son attitude pendant la Fronde. On comprend dès lors que, après une interruption plus que séculaire, cette tradition se soit perdue et ait été presque naturellement remplacée par une entrée en carrosse, conforme aux habitudes de la fin du règne du Roi Soleil – au début du règne, Louis XIV entre dans les villes à cheval, réservant le carrosse à son épouse¹². On a pu avancer que le choix du carrosse, d'une richesse décorative inégalée, constituait un moyen commode et efficace de rendre le tout jeune roi (il est âgé de 12 ans et 8 mois) repérable malgré la foule. C'est possible, mais Louis XIII avait tout juste 9 ans lors de son couronnement¹³.

Toujours est-il que, le 12 mai 1722, le Grand Écuyer, Charles de Lorraine ordonne à M. de Braque, « Intendant et contrôleur général des Ecuries du Roy, de faire faire, et fournir un Grand Carrosse de Corps garny de velours de venise cramoisy à ramages [...], rehaussé de Broderies d'or, et garny de franges, galons et molets d'or nécessaires, avec les Bronzes d'ornemens convenables [...]. Lequel carrosse sera doré à fonds et la peinture faite ainsy et suivant les desseins que nous avons marqués », et doit être prêt le 1^{er} octobre suivant¹⁴. Ce faisant, grâce au soutien du Régent, il innove doublement, puisqu'il dépouille son collègue le Premier Écuyer, en charge de la Petite Écurie et donc des voitures royales. Désormais, la Grande Écurie obtient, outre la responsabilité des chevaux personnels, d'usage et de manège, celle des voitures à usage extraordinaire (voitures de deuil et du couronnement)¹⁵. Afin d'appuyer ses dires, ce haut personnage n'hésite d'ailleurs pas à évoquer les carrosses que « le grand Ecuyer [...] a fait faire pour les sacres de louis 13 et de louis quatorze »¹⁶... qui n'ont en fait jamais existé ! Le résultat, qui suit peut-être un dessin de Jean II Berain, demeure inconnu¹⁷. Rudolf Wackernagel a fait un sort à la maquette souvent présentée comme un modèle de ce carrosse¹⁸. Le décor sommital, un dauphin couronné, le date plus vraisemblablement de la naissance du dauphin, en 1729¹⁹.

Plus d'un demi-siècle plus tard, le dernier sacre de l'Ancien Régime reprend à son compte ce qui, de fait, est désormais reçu comme une tradition. Le prince de Lambesc, Grand Écuyer, commande un carrosse à François Joseph Bélanger, dont l'un des projets est réalisé par plusieurs artisans, selon leur spécialité (dont Jacques Chevalier, pour les peintures extérieures²⁰), présenté au public avant d'être acheminé à Reims et diffusé, bien plus tard, sous la forme d'une gravure réalisée par Louis Prieur en 1783.

Cette voiture ne représente en définitive qu'une part infime des préparatifs et des projets qui accompagnent la préparation de cette cérémonie exceptionnelle.

Projets et préparatifs

L'essentiel des préparatifs, au-delà des aspects purement cérémoniels qui s'articulent surtout autour de recherches dans les archives et d'arbitrages entre des revendications antagonistes,

¹¹ *Ibid.*, n°16¹. Louis XIV est entré à Reims dans le carrosse de la reine, qui l'a mené jusqu'au portail de la cathédrale (N. Menin, *Traité historique, op. cit.*, p. 201-202, note [a]).

¹² Voir les tableaux de Van der Meulen, en particulier les entrées à Douai et à Arras (musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, MV 5906 et MV 6057).

¹³ Rudolf Wackernagel, *Der französische Krönungswagen von 1696-1825, ein Beitrag zur Geschichte des repräsentativen Zeremonienwagens*, Berlin, De Gruyter, 1966, p. 158-166.

¹⁴ AN, K 1714, n°19⁴ et 19⁶, transcrits dans *ibid.*, p. 338-339.

¹⁵ R. Wackernagel, « La voiture du sacre de Louis XVI, un vestige retrouvé en Suisse », dans Daniel Roche et Daniel Reytier (dir.), *Voitures, chevaux et attelages du XVI^e au XIX^e siècle*, Versailles, Association pour l'Académie d'art équestre de Versailles / château de Versailles, 2000, p. 143.

¹⁶ AN, K 1714, n° 19¹⁶.

¹⁷ R. Wackernagel, *op. cit.*, p. 161 et 165.

¹⁸ Modèle réalisé par le joaillier Chobert, vers 1720, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, CI. 8593 / V 1097 (dépôt du musée national du Moyen Âge en 1938).

¹⁹ R. Wackernagel, *op. cit.*, p. 159, n. 454.

²⁰ *Id.*, art. cit, p. 154 et « Le dernier vestige de la voiture du sacre de Louis XVI », dans Béatrix Saule, Jean-Louis Libourel et Hélène Delalex (dir.), *Roulez carrosses !*, Paris, Skira Flammarion, 2012, p. 100.

incombe aux ateliers des Menus Plaisirs : il s'agit de réaliser le décor de la cathédrale de Reims, à l'extérieur, mais surtout à l'intérieur.

Dans ce domaine, le sacre de Louis XV ne se distingue guère des précédents. Des tribunes provisoires et un jubé de charpente sont dressés autour du chœur de la cathédrale, l'ensemble étant tendu de tapisseries fournies par le Garde-meuble et glanées dans toutes les résidences royales. Ce décor passablement disparate transformait totalement le grand édifice gothique et devait contribuer à étouffer l'acoustique naturelle du lieu²¹.

Le sacre de Louis XVI innove quant à lui de façon notable, par une prise en compte de l'évolution récente de l'architecture et des arts décoratifs. Cette modernisation, si elle ne touche pas aux fondements de la cérémonie (auxquels le roi est très attaché), est loin d'être anodine : elle manifeste la rénovation de la monarchie. La Ferté, en première ligne, indique que les premières ébauches précèdent d'un an la cérémonie. Dès l'avènement de Louis XVI, parallèlement aux préparatifs des funérailles de Louis XV, il rédige un mémoire « sur les principales choses à faire pour le sacre »²². En juillet, des inspecteurs des Menus sont envoyés à Reims prendre « toutes les mesures et dimensions nécessaires afin de faire commencer, à leur retour, les travaux »²³.

Le séjour de la Cour à Compiègne permet à Duras de pousser jusqu'à Reims, en compagnie de La Ferté, du cardinal archevêque, La Roche Aymon, de l'architecte du roi Gabriel, de l'intendant du Garde-meuble Fontanieu et des chefs²⁴ et entrepreneurs des Menus, dont Girault, machiniste chargé des décors²⁵. Ce dernier retourne en Champagne du 8 au 28 octobre 1774 pour « lever les plans exacts des constructions à faire »²⁶. Quatre chefs d'atelier des Menus y établissent les cotes les plus précises pour les diverses constructions en charpente à édifier hors et dans la cathédrale²⁷. L'automne est également consacré à la préparation des ornements liturgiques et des tenues des différents participants (dont le manteau du roi qui ne nécessite pas moins de 2 240 peaux d'hermines !²⁸).

La question du décor du cadre de la cérémonie demeure au cœur des préoccupations : alors que La Ferté propose de « s'en tenir à ce qui s'est pratiqué à peu près en 1722 », le duc de Duras penche plutôt pour « des constructions décorées, des colonnades, des sculptures et des peintures »²⁹. Le contrôleur général Turgot donne son accord à la nouvelle décoration, lorsqu'il découvre que les frais seront moins élevés que ce qu'il craignait : 760 000 livres au lieu de plus des 800 000 auxquelles il s'attendait³⁰.

Le dimanche 4 décembre 1774, le projet définitif est présenté à Maurepas (témoin, dans sa jeunesse, du sacre précédent) et accepté par le roi le lendemain³¹. Il reste alors six mois pour la réalisation, délai plutôt court vu l'ampleur de la tâche. Les ateliers parisiens des Menus Plaisirs font l'essentiel du travail : décors en carton-pâte ou en papier peint sur châssis de bois, pièces de charpente et de menuiserie sont des éléments que maîtrisent ces hommes rompus aux décors de

²¹ Pour une bonne image, voir le tableau de Pierre Denis Martin (MV 2198).

²² *Journal de La Ferté*, p. 366.

²³ *Ibid.*, p. 368.

²⁴ Sur l'ambiguïté de ce terme, P. Lemaigre-Gaffier, « Servir le roi et administrer la cour. Les Menus Plaisirs et l'invention de leur personnel (années 1740-1780) », *Hypothèses*, 2009/1, n°12, p. 60.

²⁵ *Journal de La Ferté*, p. 369 (15 août 1774) et AN, O¹ 1904, cité dans Alain Gruber, *Les grandes fêtes et leurs décors à l'époque de Louis XVI*, Genève, Droz, 1972, p. 89.

²⁶ *Journal de La Ferté*, p. 371 (28 octobre).

²⁷ AN, O¹ 3045⁵, n°175. Le mémoire d'un couvreur (*ibid.*, n°174), qui a fourni des échelles pour faciliter les mesures en hauteur, atteste que ces hommes ont payé de leur personne pour lever les plans les plus précis possibles.

²⁸ AN, O¹ 3045², n°125. Ce manteau mesure 8,54 x 3,73 m et pèse 88 kg ! Hervé Pinoteau, « Le roi et la reine de France en majesté », dans Pierre Arizzoli-Clémentel et Pascal Gorguet Ballesteros (dir.), *Fastes de cour et cérémonies royales. Le costume de cour en Europe 1650-1800*, Paris / Versailles, RMN / Château de Versailles, 2009, p. 113.

²⁹ *Journal de La Ferté*, p. 373.

³⁰ *Ibid.*, p. 374. La Ferté a traqué la moindre occasion d'économie (p. 375) : utilisation des bois existants dans les magasins des Menus Plaisirs, location de bois de charpente à Reims, et les décors des mariages princiers (de 1770 à 1773) ont pu servir, en particulier celui du bal paré de 1770 (Jean-Paul Gousset et Raphaël Masson, *Versailles. L'opéra royal*, Versailles, Artlys / Château de Versailles, 2010, p. 41-49 et 161-167).

³¹ *Journal de La Ferté*, p. 374.

théâtre. Ils sont secondés par toute sorte de sous-traitants, menuisiers, serruriers, vitriers ou couvreurs, parfois rémois, souvent parisiens, ce qui permet aux curieux les mieux introduits de voir les préparatifs dès avril³².

En mai, les ornements du sacre et le carrosse sont prêts et le duc de Duras décide de les présenter à l'hôtel des Menus Plaisirs, où un public nombreux se presse devant ces objets « d'une beauté à étonner les plus connoisseurs »³³. Si Bachaumont insiste sur le succès du carrosse, c'est à la couronne ornée de diamants que La Ferté attribue le « concours incroyable de monde de tous les états » qui défile deux jours durant, tandis que lui-même s'impatiente, pressé de « faire partir le tout » à Reims³⁴.

Le grand déménagement

Le carrosse et la couronne ne représentent qu'une petite partie de tout ce qui doit être acheminé, par voie routière ou fluviale, jusqu'à la cité champenoise, puisque l'essentiel est réalisé à Paris : « on trouve fort étrange que les charpentes mêmes, les galeries en bois & autres ouvrages grossiers qui pourroient se fournir & travailler à Rheims, soient envoyés de Paris par l'intervention des menus : ce qui doit prodigieusement augmenter les dépenses »³⁵. De fait, la masse d'éléments à transporter constitue un défi d'organisation autant que financier, donnant à La Ferté un notable surcroît de travail et de soucis³⁶.

Un décor hors normes

Outre la construction d'une galerie couverte, bordée d'une colonnade dorique et couverte d'un plafond à caissons ornés de rosettes, permettant de relier le palais archiépiscopal au grand portail occidental de la cathédrale, l'aménagement du vaste vaisseau gothique de Notre-Dame de Reims constitue le défi principal. Le chœur, rallongé de deux travées, afin d'ajouter 52 sièges aux stalles³⁷, doit être entièrement rhabillé par l'établissement de tribunes (avec une antichambre pour celle de la reine³⁸) encadrées de colonnes corinthiennes, cannelées sur les trois quarts de leur hauteur et revêtues de lambris qui cachent l'architecture originelle. Le fond du chœur est aménagé en amphithéâtre, avec quatre gradins destinés à accueillir la Musique du roi, tandis que, du côté de la nef, un jubé reçoit le trône, sous un dais de velours violet, porté par quatre colonnes. L'architecture est rehaussée par un décor sculpté : une frise à rinceaux court au-dessus des colonnes, renforcée par des guirlandes de laurier et de chêne ; des trophées en reliefs sont appliqués aux lambris ; des groupes d'enfants portant des cassolettes de lumière surplombent chaque tribune, tandis que des anges porteurs de torchères scandent les pilastres. Les différents tons de faux marbre et les dorures ressortent avec éclat sur les drapés de tissus violets semés de fleurs de lys d'or, renforcés par les immenses tapis de la Savonnerie imitant un dallage de marbre qui recouvrent le sol³⁹. La richesse de ce décor digne d'une scène d'opéra⁴⁰ explique le recours aux équipes des Menus Plaisirs.

Les entrepreneurs rémois ne sont pas totalement absents, puisque « les ouvrages grossiers », pour reprendre les termes de Bachaumont, des planchers et des cloisons des tribunes, de la galerie ou des escaliers sont confiés à des charpentiers et à des menuisiers locaux⁴¹. C'est également un

³² Louis Petit de Bachaumont, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France*, t. VIII, Londres, John Adamson, 1785, p. 8.

³³ *Ibid.*, p. 47.

³⁴ *Journal de La Ferté*, p. 382.

³⁵ Bachaumont, *op. cit.*, p. 21.

³⁶ En mai, levé tous les jours à cinq heures, il « trouve les journées bien courtes pour tout ce qui [lui] reste à faire » : *Journal de La Ferté*, p. 382.

³⁷ AN, O¹ 3045⁵, n°160, mémoire de menuiserie par Francastel.

³⁸ *Ibid.*, n°159, 1^{er} mémoire de Barbier, maître charpentier de Reims.

³⁹ A. Gruber, *op. cit.*, p. 94-98.

⁴⁰ Le prince de Croÿ loue sa beauté, mais regrette qu'il ait « l'air trop théâtral et d'une salle de spectacles enfermée dans le plus superbe vaisseau d'église gothique. Quoique grand, cela ne devenait, par comparaison avec le reste, qu'un petit morceau de carton doré dans un grand et noble édifice ». Emmanuel de Croÿ, *Journal inédit*, éd. V^{te} de Grouchy et P. Cottin, Paris, Flammarion, t. III, 1907, p. 171.

⁴¹ AN, O¹ 3045⁵, n°159, mémoires de Barbier ; n°161, mémoires de menuiserie de Boizot et Laval.

couvreur de Reims, Rousseau, qui effectue, longtemps avant la cérémonie, la visite, « à la corde à neuf [lire : à nœuds] », des pierres de façade qui semblent prêtes à tomber⁴². Enfin, ce sont logiquement des vitriers rémois qui se chargent des « relevages de vitres » à la cathédrale⁴³.

Pour le reste, les ouvriers sont parisiens⁴⁴. Si quelques éléments du décor sont réalisés par des ateliers indépendants, comme le dais du trône, par Boullard, menuisier à Paris, l'essentiel est l'œuvre des Menus Plaisirs, quitte à sous-traiter les travaux les moins délicats, comme la charpente⁴⁵. Les finitions restent aux mains des ateliers royaux, sous la direction du menuisier des Menus, Francastel (pour les lambris des tribunes, les colonnes, les gradins, les escaliers, les stalles ajoutées, les portes du chœur, etc.) et, pour les finitions, sous la surveillance de Girault. Les sculptures sont l'œuvre de Bocciardi, « sculpteur ord[inai]re des Menus Plaisirs du Roÿ »⁴⁶, la couleur et la dorure sont réalisées par le peintre Mazière⁴⁷, sur les directives de Boquet, dessinateur et inspecteur général de Menus Plaisirs, à qui on doit à l'époque la supervision de bien des décors théâtraux. De fait, les plafonds des tribunes et les bases des colonnes ne sont rien d'autre que des papiers peints tendus sur des châssis, dans la plus pure tradition des décors de théâtre⁴⁸.

La grande noria de Paris à Reims

Une fois le décor réalisé morceau par morceau dans des ateliers parisiens, reste à reconstituer le puzzle, minutieusement préparé par Girault et ses acolytes dès juillet 1774. Les plans, coupes et élévations ne nous sont pas parvenus, détruits après usage. Cotés avec soin, ils permettent un montage parfaitement ajusté dans le vaisseau de la cathédrale. Il faut pour cela que les pièces de ce jeu de construction géant arrivent en bon ordre et en bon état. Nous avons vu, en effet, que certains éléments, composés essentiellement de papier, sont fragiles et sensibles aussi bien à l'humidité qu'aux chocs.

Les Menus Plaisirs maîtrisent depuis longtemps le transport, par la route ou par bateau, des éléments de décors depuis leurs ateliers jusqu'aux lieux des spectacles, en particulier au château de Fontainebleau⁴⁹. Le déménagement vers la ville des sacres est d'une tout autre ampleur, tant par la distance à parcourir (carte 1) que par le volume à transporter pour lequel les voitures habituelles ne sauraient suffire. Aussi l'administration contracte-t-elle avec des voituriers parmi lesquels il lui faut répartir les envois en fonction de leur taille, de leur poids, mais aussi selon l'ordre prévu pour que le chantier avance correctement, durant au moins quatre mois⁵⁰.

Les responsables des Menus Plaisirs pointent chaque élément au départ et à l'arrivée, tout en cherchant à optimiser les chargements par un rangement compact et protecteur. Les pièces sont probablement numérotées pour faciliter les correspondances avec les plans fournis aux chefs du chantier rémois. C'est donc une organisation rigoureuse qui se met en place : des listes de manœuvres permettent les paiement journaliers (jusqu'à 35 manœuvres début juin, qui travaillent la nuit et le jour du sacre⁵¹, sans compter les peintres et les doreurs), des mémoires d'entrepreneurs

⁴² *Ibid.*, n° 174.

⁴³ *Ibid.*, n° 166-167.

⁴⁴ *Ibid.*, 4^e chapitre des dépenses.

⁴⁵ *Ibid.*, n° 158, deux mémoires de charpente par Bornion, maître charpentier à Paris, qui utilise « les bois de sapin tirés des magasins du Roy de Paris et de Versailles », mais fournit le complément, pour bâtir l'essentiel des structures du décor intérieur aussi bien que de la galerie extérieure.

⁴⁶ *Ibid.*, n° 170. Le mémoire détaille la méthode de production des 52 chapiteaux corinthiens des colonnes « en carton renforcé », à partir d'un modèle en cire et de six moules en plâtre.

⁴⁷ Mazière est souvent cité pour la réalisation de décors de théâtre (Vincent Droguet et Marc-Henri Jordan (dir.), *Théâtre de Cour. Les spectacles à Fontainebleau au XVIII^e siècle*, Paris, RMN, 2005, *passim*).

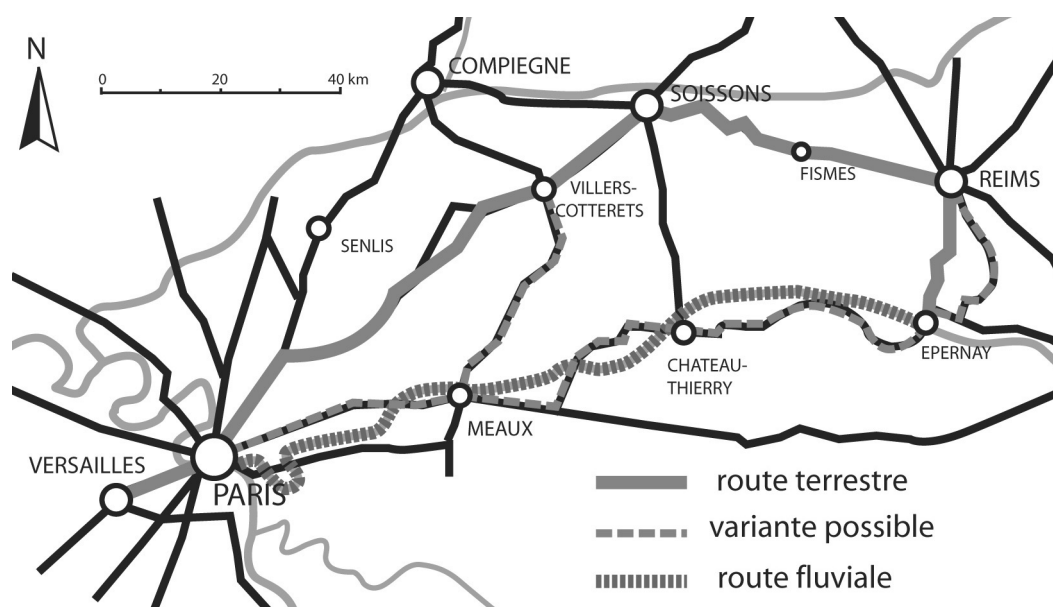
⁴⁸ *Ibid.* et AN, O¹ 3045⁵, n° 173. Sur Boquet, André Tessier, « Les habits d'opéra au XVIII^e siècle. Louis Boquet, dessinateur et inspecteur général des Menus-Plaisirs », *Revue de l'art ancien et moderne*, t. XLIX, 1926, p. 15-26, 89-100 et 173-184.

⁴⁹ V. Droguet et M.-H. Jordan (dir.), *op. cit.*, p. 23-24 et 33-34.

⁵⁰ AN, O¹ 3045⁵, n° 175, Girault évoque dans son mémoire final 120 journées d'un piqueur d'ouvriers.

⁵¹ *Ibid.* À partir de mai, Girault évoque, dans ses décomptes des journées de travail de ses manœuvres, « quelques veillées » et le jour du sacre compté double.

reprennent l'activité de chacun sur le chantier, et des hommes des Menus veillent au bon déroulement de chaque étape⁵².



Carte 1 : Routes empruntées par les décors entre Paris et Reims

Bien que chaque manipulation, et donc chaque rupture de charge, constitue un risque de détérioration, les éléments les plus volumineux (et les plus solides) empruntent la voie fluviale : menés par voiture jusqu'aux ports parisiens de la Rapée, de Saint-Bernard ou de l'Arsenal, ils sont embarqués sur des bateaux qui remontent la Seine puis la Marne jusqu'à Épernay, où il faut à nouveau les charger sur des charrettes jusqu'à Reims⁵³. Suivons le cheminement du premier lot, composé de « 66 morceaux de charpente de différentes formes et longueurs ». Embarqué à la Rapée le 10 février, il quitte Épernay pour Reims le 8 mars⁵⁴. En fait, le chargement à Paris a duré jusqu'au 20 février, les entrepreneurs des coches de Marne ont fait partir les deux bateaux (longs de 35 m) le 23, pour une arrivée à Épernay le 6 mars. Les deux suivants (sans doute les mêmes, redescendus entre temps) sont plus lents : partis le 28 mars, il n'arrivent à bon port que le 12 avril⁵⁵. L'attente des voitures disponibles⁵⁶, les précautions de manipulation, l'importance des volumes à embarquer, le manque de main d'œuvre (douze à vingt manœuvres en action) suffisent à expliquer le délai de chargement. Il faut aussi surveiller les objets entreposés, sur les bateaux et dans les magasins, au départ comme à l'arrivée⁵⁷. Les délais prévus tiennent compte également des visites des commis des barrières, ce qui prouve bien que l'aspect exceptionnel de la cérémonie n'abolit en rien le travail de la bureaucratie fiscale aux portes de la capitale⁵⁸.

La Ferté arrive dès le 2 juin, afin de surveiller les finitions ultimes des décors de la cathédrale et constate, à son grand désespoir, une augmentation substantielle de la dépense. Son premier mouvement est pourtant positif : « j'ai été étonné de l'immensité de ces travaux, ainsi que de leur

⁵² AN, O¹ 3045⁵, 5^e chapitre : transports d'effets par eau, par terre, voyages de valets de chambre, de tapissiers, etc. Les nombreuses pièces reliées avec le bordereau n°187 fournissent l'essentiel de ces informations.

⁵³ AN, O¹* 3250, *État des effets employés pour le sacre de Louis XVI*. Registre des effets embarqués à Paris, débarqués à Épernay et hissés sur des voitures jusqu'à Reims, avec dates et numéros des lots.

⁵⁴ *Ibid.*, fol. 1 et 14.

⁵⁵ AN, O¹ 3045⁶, n°185. D'autres effets prennent le coche régulier qui rallie Épernay en deux jours seulement.

⁵⁶ Les mémoires des entrepreneurs fournissent le nombre total de voitures, qui est cumulatif : rien ne permet de connaître précisément le nombre de véhicules dont chacun dispose pour ses rotations. Ainsi, Barbereux, fermier des Messageries de Champagne, fournit « 228 voitures » entre Épernay et Reims (*ibid.*, n°186).

⁵⁷ *Ibid.*, n°176, *Liste des gardiens employés tant à la conduite des Bateaux qu'à la Garde du Magasin à la Cathédrale de Reims pour le Sacre du Roi Louis 16. Du 21 mai au 3 Juin*. Le magasin de la cathédrale est installé dans des chapelles.

⁵⁸ *Ibid.*, n°187, mémoire n°4.

élégance, n'ayant pu m'en former une idée si étendue sur les plans et dessins ». Aussitôt, il lui faut constater que les devis n'avaient pu prévoir tous les travaux (ça n'est guère étonnant, étant donné leur caractère exceptionnel) sans compter les ordres donnés par les officiers chargés des cérémonies⁵⁹...

Tous à Reims !

Quelques jours avant les cérémonies, la foule commence à se presser à Reims, pour être présente avant l'arrivée du souverain et assister à son entrée solennelle. Pour les serviteurs du roi, il s'agit d'être à pied d'œuvre pour accueillir l'entourage royal.

Déplacer une telle foule suppose une fois encore une organisation sans faille, en particulier pour l'approvisionnement des relais en chevaux frais et pour les logements d'étapes. Le premier point semble avoir requis une attention toute particulière, dont le duc de Croÿ se fait le témoin précis dans son journal.

« De plus de cent lieues à la ronde, un nombre infini de chevaux de poste étaient commandés, et, malgré cela, il fallait avoir des billets et suivre le jour indiqué pour chacun, ce qui me régla. »⁶⁰

Plus loin, le prince ajoute qu'il lui a fallu attendre une nuit à Soissons où il est arrivé en avance sur son programme « et n'étant sur la liste que pour le lendemain, pour aller plus loin ». Sa vitesse de progression, qui lui fait regretter de ne pouvoir faire halte « aux beaux endroits » s'explique en partie par la beauté de la route qui a été préparée pour recevoir le train du souverain quelques jours plus tard : des gens de corvée sont occupés « à tout sabler et aplanir », alors même que le pavé est « très beau », ce qui fait écrire à notre témoin que « les chemins étaient peignés et arrangés, comme un jardin ». Au relais de Soissons, l'aubergiste lui affirme « qu'il y avait là six cents chevaux, on disait même jusqu'à huit cents de commandés à chacun des principaux relais » et, depuis sa fenêtre, Croÿ s'amuse « à voir passer sans cesse cette affluence de voitures, de gens bien pressés, pour n'avoir pas grand'chose à faire », qui croisent les chevaux de relais revenants⁶¹.

Pour les particuliers de la Cour qui participent, aux plus belles places, à la cérémonie, ce déplacement est synonyme de frais importants. Il faut se loger dans une ville où les propriétaires n'hésitent pas à hausser les loyers. Or, seuls les courtisans les plus indispensables sont logés aux frais du roi, à la craie. Ce marquage, pratique courante lors des voyages de la Cour, ne dispense pas toujours le bénéficiaire de payer⁶². Dans certains cas, il faut meubler les logements attribués, grâce au mobilier des résidences royales⁶³, distribué par une douzaine de manœuvres, en sus des portemeubles et des tapissiers⁶⁴. L'infanterie de la Maison du roi, Gardes suisses et Gardes françaises, campe hors la porte Neuve de la ville⁶⁵.

Quelques jours avant son entrée solennelle, le roi se met en route, depuis Versailles, entouré des troupes montées de sa Maison, pour rejoindre Reims par étapes (carte 2). Parti de Versailles le 5 juin, Louis XVI fait halte à Compiègne durant les deux journées suivantes, employées, entre autres, à chasser le sanglier. Le 8, il se rend à Fismes, via Soissons, où il passe sa dernière nuit avant d'entrer dans la cité des sacres⁶⁶. C'est de ce bourg que le souverain part pour son entrée solennelle à Reims. Il lui faut toutefois changer de voiture à Tinqueux : il monte, avec ses deux

⁵⁹ *Journal de La Ferté*, p. 382-383.

⁶⁰ E. de Croÿ, *op. cit.*, p. 168.

⁶¹ Pour tout ce qui précède : *Ibid.*, p. 168-169.

⁶² *Ibid.*, p. 170 : le prince de Croÿ, dont le logement est marqué à la craie, semble avoir dû payer un loyer : le sacre lui coûte la somme considérable (même s'il considère, p. 172, que ce « ne fut pas cher » !) de 11 000 livres.

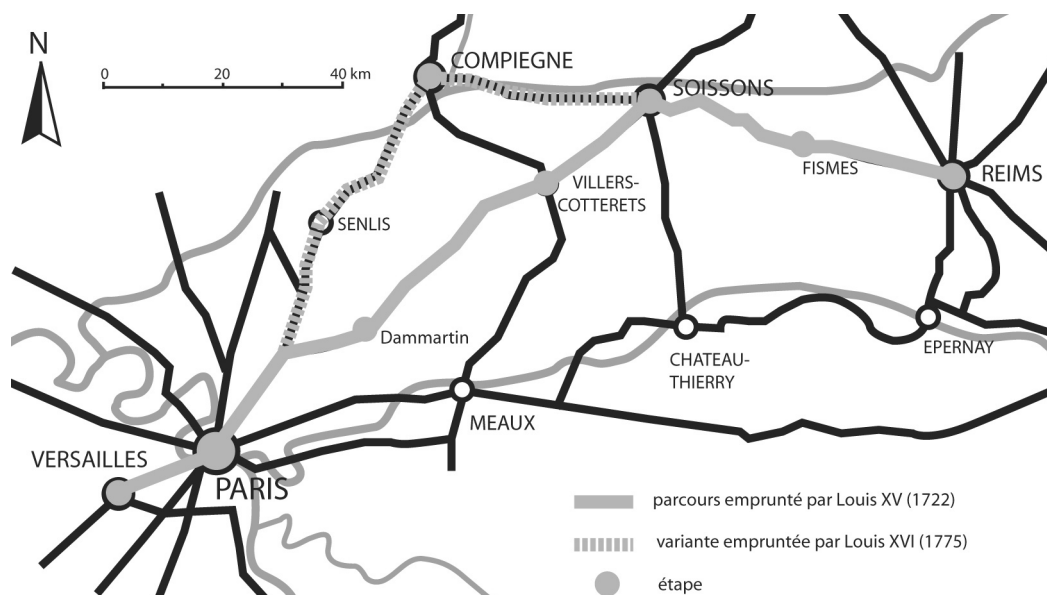
⁶³ AN, O¹ 3045⁶, n°192, *Mémoire des dépenses faites et payées par le S^r Le Vacher Duplessis, Garde magasin des Menus Plaisirs du Roi à Compiègne* pour fourniture de lits.

⁶⁴ *Ibid.*, n°187, listes « des Mannœuvres employés au Magasin des effets à Reims pour la distribution des Meubles dans les différents logements et pour aider aux Tapissiers ».

⁶⁵ E. de Croÿ, *op. cit.*, p. 173.

⁶⁶ Les valets de chambres tapissiers du roi ont bien entendu meublé le logement du roi à Fismes, comme le palais archiépiscopal à Reims (AN, O¹ 3045⁶, n°181-183, mémoires de tapissiers ; n°184, mémoire de Tellier et Gentil, portemeubles du roi, pour transports de meubles à Compiègne, Fismes et Reims).

frères, à bord du fameux carrosse qui a voyagé depuis Paris de son côté, escorté par deux cavaliers de maréchaussée⁶⁷. Nous pouvons supposer que, comme le carrosse du sacre de Charles X, celui de Louis XVI a fait la route à l'abri d'une housse et muni de roues de voyage, remplacées à Tinquieux par les roues décorées⁶⁸. Le voyage du petit Louis XV avait duré plus longtemps. Parti le 16 octobre de Versailles, il couchait aux Tuileries, avant de partir le lendemain pour le château de Dammartin. Le 18, il faisait halte chez son grand-oncle le duc d'Orléans à Villers-Cotterêts, puis à Soissons le 19 et le 20. L'entrée solennelle se tenait le 22 octobre, après la traditionnelle nuit à Fismes.



Carte 2 : Routes suivies par Louis XV et Louis XVI de Versailles à Reims

Cette entrée royale, en carrosse donc, s'effectue selon un rituel immuable : le cortège formé à Tinquieux, composé de troupes montées ou à pied, de serviteurs (les pages des deux Écuries royales, les Valets de pied du roi encadrant le carrosse) et de plusieurs voitures, chemine gravement par les rues tapissées⁶⁹, ponctuées d'arcs de triomphe ornés de décors allégoriques, soulignés par des sentences de circonstance⁷⁰. Les Gardes suisses et françaises forment une haie des deux côtés du parcours. Les quatre trompettes ordinaires de la Chambre sonnent devant les huit chevaux empanachés de blanc du carrosse royal qui s'arrête devant le portail de la cathédrale. Le roi en descend pour être accueilli par l'archevêque du lieu, entouré de son clergé et de plusieurs évêques, vêtus de chapes de drap d'or, et mené jusqu'au chœur. Après quelques prières et un *Te Deum*, le roi gagne son appartement, aménagé au palais du Tau, par la galerie bâtie par les Menus Plaisirs⁷¹.

Des festivités grandioses

Le déroulement des deux sacres du XVIII^e siècle ne diffère guère de ceux du siècle précédent, aussi la suite ne s'attardera-t-elle pas sur le détail des cérémonies, maintes fois analysé. Plutôt que le cérémonial, ce sont les quelques éléments factuels et matériels qui retiendront notre attention, une fois encore focalisée avec plus d'acuité sur le sacre de Louis XVI qui nous permet de jeter un peu

⁶⁷ AN, K 1714, n°21¹⁷.

⁶⁸ Jean-Louis Libourel, « Le carrosse du sacre de Charles X », dans B. Saule, J.-L. Libourel et H. Delalex (dir.), *Roulez carrosses*, op. cit., p. 199.

⁶⁹ Certaines maisons auraient même été abattues et rebâties pour embellir les rues : BM Reims, ms 1507, fol. 27v, *Précis historique de ce qui s'est passé à Reims, depuis l'arrivée du Roy pour son sacre, jusqu'au jour de son départ*.

⁷⁰ Th.-J. Pichon, *Journal historique du sacre*, op. cit., p. 10-18 ; AN, K 1714, n°21³⁸.

⁷¹ Tous les récits sont identiques, à quelques détails près. Celui du duc de Croÿ, qui profite du logement de son fils, face au portail de la cathédrale, est plus original, mais ne détaille pas les cérémonies, renvoyant au « livre des Prières et des Cérémonies » publié précédemment, ce qui prouve que rien ne fut changé à la dernière minute (E. de Croÿ, op. cit., p. 176).

de lumière sur la suite des événements, en particulier pour les employés des Menus Plaisirs, dont le travail ne s'arrête pas avec les festivités.

Une cérémonie hors du commun

La cérémonie principale qui englobe en réalité trois temps successifs (le sacre, avec les serments et les onctions ; le couronnement et l'intronisation ; et enfin la messe) est, dans les deux cas, fort longue. S'étant souvenu que pour Louis XIV elle avait duré sept heures, on s'inquiéta des capacités de résistance du tout jeune Louis XV et on supprima le *Te Deum* de Delalande, remplacé au dernier moment par une version en plain-chant – gain au demeurant bien modeste, puisque le motet du surintendant et sous-maître de musique de la Chapelle durait « une bonne demi-heure »⁷²...

Rien de tel cinquante-trois ans plus tard, avec un roi il est vrai adulte, ce qui ne s'était plus vu depuis Henri IV, presque deux siècles plus tôt ! Pour autant, nous le verrons, le *Te Deum* de François Rebel semble n'avoir pas vraiment été mis en valeur. Une fois encore, au-delà des récits et descriptions officiels⁷³, le témoignage d'Emmanuel de Croÿ, parfaitement placé dans la tribune réservée aux chevaliers du Saint-Esprit, constituera notre fil conducteur⁷⁴.

La cérémonie religieuse débute dès six heures, hors de la présence royale, par le chant de l'office de prime. Pour autant, le temps de présence dans la cathédrale est bien plus long pour les participants qui s'y rendent « dès quatre heures du matin » ! Les six princes qui tiennent les rôles des pairs laïques n'arrivent qu'à 6h30, « en cérémonie [...] dans tout l'appareil de leur majestueux habillement, la couronne⁷⁵ en tête ». Il faut attendre une heure de plus pour voir paraître le héros du jour, que les évêques de Laon et de Beauvais sont allés quérir à l'archevêché⁷⁶. Pour se rendre à l'église, le roi emprunte la galerie, précédé par les Cent-Suisses et les Gardes de la Prévôté, les hautbois, bassons, trompettes et tambours de l'Écurie sonnante et battante, et suivi des Grands Officiers de la couronne, les Gardes du Corps fermant la marche. Les musiciens de l'Écurie accompagnent le roi jusqu'à l'entrée du chœur, puis se rangent en silence à droite et à gauche du portail sous le jubé⁷⁷, tandis que l'on chante le répons à quatre voix *Ecce mitto angelum* composé par Hardouin⁷⁸ ou, selon une autre source, le psaume *Domine in virtute tua laetabitur rex*⁷⁹. Le chant du *Veni Creator* en plain-chant par la Musique du roi précède le début de l'office de tierce, annonçant l'arrivée de la Sainte-Ampoule, reçue en grande cérémonie (elle traverse toutefois la nef sans son dais dont on craint qu'il n'accroche les lustres⁸⁰ !) aux accents du répons *O pretiosum munus* d'Hardouin⁸¹. Une fois l'office de sexte chanté, le roi prononce les serments, puis l'archevêque bénit les ornements royaux, en particulier l'épée, dite de Charlemagne⁸², que le roi tient nue, la pointe levée, tandis que le chœur chante l'antienne *Confortate* d'Hardouin⁸³. Ce dernier a également composé la musique qui accompagne la préparation du baume de la Sainte-Ampoule et

⁷² Précision du compositeur dans une version postérieure à la mort de Louis XIV (BnF, Musique, Rés. H 400D). Ce motet présente en effet la caractéristique originale d'être l'un des rares à porter des minutages pour chaque mouvement. Lionel Sawkins, « *Doucement and Légèrement* : Tempo in French Baroque music », *Early Music*, 1993, p. 365-374, ici p. 369-371. Un enregistrement, dirigé par Paul Colléaux en 1990, a tenu compte de ces minutages : CD Erato 2292-45608-2.

⁷³ Outre l'ouvrage de Pichon déjà cité, on peut se reporter à un procès-verbal particulièrement précis : BM Reims, ms 1508, fol. 132-157v.

⁷⁴ Pour le récit de la journée du sacre (dimanche 11 juin) : E. de Croÿ, *op. cit.*, p. 179-189.

⁷⁵ Chaque couronne, en vermeil, revient à environ 700 livres (AN, O¹ 3045², n°130, mémoire d'Auguste, orfèvre du roi).

⁷⁶ Sur la cérémonie du lever du roi, Frédérique Leferme-Falguières, *Les courtisans. Une société de spectacle sous l'Ancien Régime*, Paris, PUF, 2007, p. 41-43.

⁷⁷ AN, K 1714, n°21¹¹. Ils sont bien visibles dans l'album du sacre.

⁷⁸ *Duos de M^r Hardouin*, *op. cit.*, p. 187 : la musique est p. 175-181. Les musiques composées par Hardouin pour le sacre sont toutes à quatre voix.

⁷⁹ BM Reims, ms 1508, fol. 142v.

⁸⁰ *Ibid.*, fol. 143v.

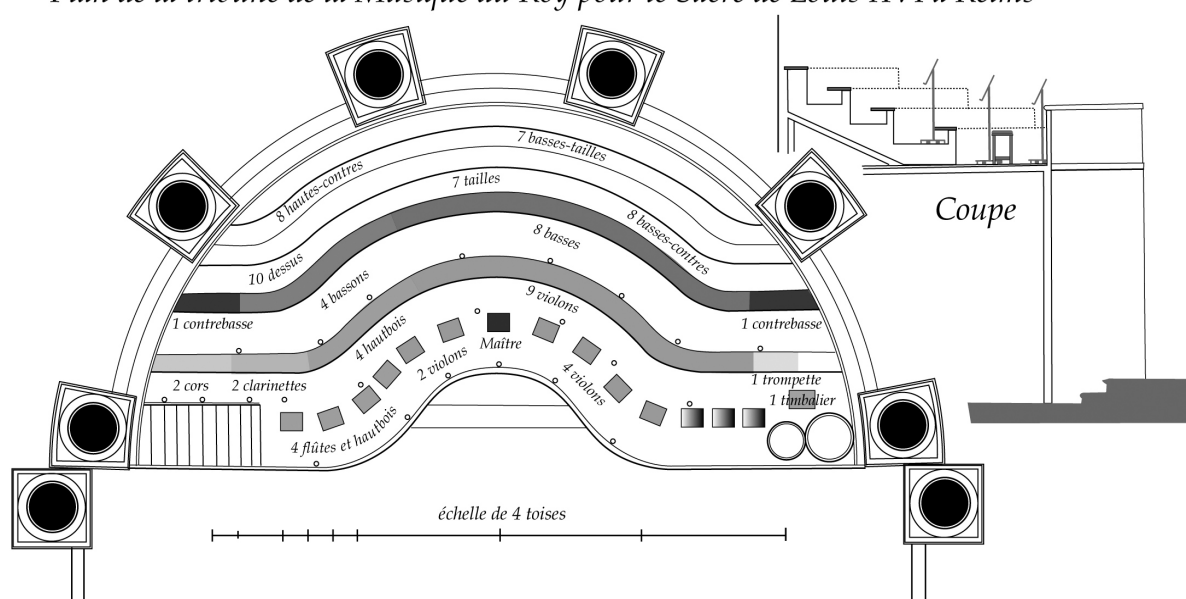
⁸¹ *Duos de M^r Hardouin*, p. 187-189.

⁸² En prévision du sacre, la lame a été passée à la meule et fourbie, le fourreau refait à neuf : AN, O¹ 3045², n°134, mémoire de Ravoissier, fourbisseur ordinaire du roi.

⁸³ *Duos de M^r Hardouin*, p. 190-195.

les onctions⁸⁴. Le couronnement, selon les cérémonies ordinaires, est suivi de l'intronisation : le roi est mené sur le trône placé sur le jubé, visible depuis le chœur aussi bien que depuis la nef qui se remplit alors de la foule venue de l'extérieur, galvanisée par une longue attente, criant « Vive le roi ! » et, souligne le duc de Croÿ, frappant des mains, ce qui n'était jamais arrivé. Dans ce brouhaha, renforcé par les trompettes, les hautbois et les flûtes de l'Écurie, qui sonnent au pied du jubé, par la canonnade et les décharges de mousquets au dehors, on lâche quantité d'oiseaux⁸⁵ et l'exécution du *Te Deum* par la Musique du roi passe sans doute à peu près inaperçue – Emmanuel de Croÿ, pourtant bien placé, affirme n'avoir rien entendu. Les compliments que Pichon adresse à « cette belle composition [de Rebel qui] a donné de nouvelles preuves de ses talents supérieurs »⁸⁶ ont dû mettre du baume au cœur du compositeur qui avait mobilisé cinq personnes pendant six jours, pour des changements de dernière minute, des corrections et la copie des parties séparées⁸⁷. Bien que Croÿ la passe sous silence, la messe composée par Giroust a sans doute eu plus de chance, jouée par les 83 musiciens du roi présents, idéalement placés dans l'amphithéâtre aménagé au fond du chœur (voir ci-dessous)⁸⁸.

Plan de la tribune de la Musique du Roy pour le Sacre de Louis XVI à Reims



d'après la copie d'un plan conservé dans une collection particulière (château de Versailles, Conservation) © Y. Carbonnier 2013

La cérémonie achevée, les musiciens de l'Écurie raccompagnent le souverain jusqu'au palais du Tau, où ils égaient de leurs fanfares les trois services du festin royal. Le duc de Croÿ n'a que peu de mots, et fort peu amènes, à propos de ce repas pris par le roi entouré de ses pairs : il n'y voit qu'« un assemblage singulier de mitres et de couronnes pêle-mêle »⁸⁹, montrant par la même occasion que, alors qu'il avait souligné l'aspect mystique de la cérémonie dans l'église, la symbolique christique du festin (le roi oint entouré de douze pairs) lui échappe complètement... comme à l'essentiel des contemporains, sans doute.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 196-200 : *Gentem Francorum inclytam* et p. 201-204 : *Inunxerunt Salomonem*.

⁸⁵ Ce qui explique sans doute la présence d'une « voiture de ménagerie » dans les dépenses (AN, O¹ 3045⁷).

⁸⁶ Th.-J. Pichon, *op. cit.*, p. 65.

⁸⁷ AN, O¹ 3045⁷, n°197, mémoire de Rebel, 18 juillet 1775 ; O¹ 3042, n°54, pièce jointe à un mémoire de Lefebvre, copiste de l'Opéra. La musique de ce *Te Deum* semble perdue.

⁸⁸ *Plan de la tribune de la Musique du Roy pour le sacre de Louis XVI à Reims*, inséré dans un *État de la Musique du Roi* manuscrit, perdu, dont il en existe une reproduction à la conservation du Château de Versailles.

⁸⁹ E. de Croÿ, *op. cit.*, p. 188-189.

Les cérémonies complémentaires

Traditionnellement, le roi fraîchement couronné demeure quelques jours à Reims, afin de participer à deux cérémonies liées au sacre : celle de l'Ordre du Saint-Esprit et, après une cavalcade dans les rues de la ville, le toucher des écrouelles qui exalte les pouvoirs thaumaturgiques du roi très chrétien.

La cérémonie de l'Ordre du Saint-Esprit dont le roi est le souverain chef et grand maître se déroule le surlendemain à 15 heures, dans le chœur de la cathédrale encore paré de son décor. Les tambours, trompettes et fifres de l'Écurie escortent à nouveau le roi et sa suite, depuis son logis jusqu'au chœur, puis sur le chemin du retour⁹⁰. La cérémonie elle-même est bien plus courte et moins grandiose que celle de l'avant-veille, malgré la présence de la centaine de chevaliers portant le grand manteau de l'Ordre, en velours noir, brodé de flammes d'or et d'argent, et doublé de satin orangé. Cet ornement aussi encombrant que pesant les oblige à marcher lentement et à laisser entre eux suffisamment de distance « pour ces grandes queues traînantes ». Le roi lui-même est couvert d'un manteau encore plus long (la traîne seule mesure 4,75 m⁹¹). La maîtrise métropolitaine chante les vêpres et les complies qui complètent la cérémonie, car le roi a renvoyé sa Musique la veille⁹². Reims commence à se vider d'une partie de la Maison du roi, ce qui permet d'économiser le prix des logements. Il est vrai que le dernier acte du voyage champenois n'est plus bien loin.

Le mercredi 14 juin, Louis XVI se rend à cheval à l'abbaye de Saint-Remi pour y vénérer la Sainte-Ampoule, se recueillir sur le tombeau du saint, ainsi que sur la châsse de saint Marcoul, et toucher les scrofuleux. En 1775, cette cérémonie semble d'autant plus sortie du fond des âges que le roi précédent ne l'a plus pratiquée depuis 1738. En cette chaude journée, ce sont 2 400 malades qui sont alignés sur deux rangs, à genoux sous les arbres bordant une longue allée, attendant que le roi leur touche le visage en prononçant les paroles de guérison. Emmanuel de Croÿ, toujours mu par cette curiosité qui fait de lui un témoin précieux, obtient de se placer au plus près du roi pendant une partie de la cérémonie et remarque que, « à cause de la chaleur, cela puait et était d'une infection très marquée, de sorte qu'il fallait bon courage et force au Roi pour faire toute cette cérémonie, que je n'aurais pas crue, sans l'avoir vue, si rude et répugnante »⁹³. Une autre source précise que Louis XVI est le premier à toucher également 30 à 40 malades atteints de cancer⁹⁴.

Le jeudi 15 juin étant jour de la Fête-Dieu, le roi reste à Reims pour participer, en famille, à la procession dans les rues de la ville, avant de clore cette semaine rémoise par une dernière messe à la cathédrale. Le lendemain, la Cour quitte la cité. Aussitôt, les tapissiers se précipitent pour détendre et démeubler le logement du roi dans le palais du Tau, tâche qui dure jusqu'au 26 juin⁹⁵. C'est dire la longueur du chantier de démontage qui s'ouvre dans la cathédrale. Déjà sans doute depuis la veille, les ouvriers des Menus Plaisirs se sont remis au travail dans le vaisseau gothique de Notre-Dame dont le rôle est alors terminé.

Le retour au calme

Malgré le temps passé à sa réalisation, le décor plaqué sur l'architecture gothique de la cathédrale était dès l'origine conçu pour être éphémère. Désormais, l'ensemble, de bois, de toile ou de carton, doit regagner les ateliers parisiens ou versaillais des Menus. Il n'est toutefois pas exclu qu'une partie des pièces de charpente soit demeurée à Reims, récupérée par les entrepreneurs qui avaient participé au gros œuvre, d'autant qu'ils avaient généralement eux-mêmes fourni le bois nécessaire.

⁹⁰ AN, K 1714, n°21¹¹.

⁹¹ P. Arizzoli-Clémentel et P. Gorguet Ballesteros (dir.), *Fastes de cour, op. cit.*, p. 121, n. 12.

⁹² J. Leflon, *Henri Hardouin, op. cit.*, p. 72.

⁹³ E. de Croÿ, *op. cit.*, p. 204.

⁹⁴ BM Reims, ms 1508, fol. 121. Aurore Licot, *L'hôpital Saint-Marcoul de Reims et la guérison des écrouelles aux XVII^e et XVIII^e siècles*, mémoire de maîtrise, université de Picardie, 2000 : si les scrofuleux étaient reçus et soignés dans cet hôpital fondé en 1645 par Marguerite Rousselet, les cancéreux ont également fait l'objet d'une attention particulière à Reims.

⁹⁵ AN, O¹ 3045⁶, n°181, *Mémoire de la dépense faite par le S^r Bertheville valet de chambre tapissier du Roy.*

Les opérations de démontage débutent le 15 juin, mais certains éléments peuvent être récupérés avant la cérémonie de l'Ordre du Saint-Esprit, puisque le décor subit quelques menus changements, en particulier dans la disposition des bancs dans le chœur. Toujours est-il que le charpentier Bornion facture vingt-sept journées de travail « pour la démolition » entre le 12 juin (lendemain du sacre) et le 8 juillet⁹⁶. Il est aidé dans sa tâche par trois premiers compagnons et par 27 compagnons qui, quant à eux, sont déclarés pour deux jours de moins durant la première quinzaine, ce qui semble indiquer une activité effective à partir du 14 ou du 15 juin.

Les voitures commencent à quitter Reims pour Épernay le 22 juin⁹⁷. Leur chargement oublie l'ordre minutieux de l'aller. Les pièces s'entassent pêle-mêle sur les chariots, des éléments de structure, « pièces ou morceaux de charpente », avec quelques colonnes, des châssis entoilés ou sans toile, des gradins, des bancs... Un envoi du 27 juin mêle des balustrades et des châssis de soffites du chœur, des « châssis d'arrière corps de la nef », des châssis de la salle du festin, des entablements et balustrades de la colonnade, le tout recouvert de deux couvertures de toile cirée⁹⁸. Le lendemain, on entasse sur une même voiture un ensemble hétéroclite composé de 14 châssis non entoilés, 12 châssis des socles et 16 des plafonds de la colonnade, le fronton de la porte extérieure du chœur dans la nef (la porte intérieure n'apparaît que deux jours plus tard), un escalier tournant, quatre paquets de battants, 14 quarts de bases des colonnes de la galerie, deux moitiés de chapiteaux, deux portes entoilées, deux quarts de chapiteaux, quatre tabourets, une banquette et quelques éléments de décor⁹⁹. Il est évident que le soin presque maniaque du printemps n'a plus cours. L'objectif est d'évacuer au plus vite ce que les ouvriers viennent de démonter, pas toujours avec beaucoup de précaution, si on en juge par le nombre de châssis sans toile, et dans un certain désordre. Ainsi, « 16 groupes d'enfants accouplés » (ceux qui surplombaient les loges des tribunes) sont embarqués le 29 juin sur une charrette, tandis qu'un groupe tient compagnie aux armes de France sur une autre voiture¹⁰⁰. Le dernier groupe d'enfants, qui semble avoir été oublié ou qui a été descendu plus tard, ne quitte Reims que le 1^{er} juillet¹⁰¹.

En outre, il apparaît clairement que les ouvriers s'affairent partout en même temps : dans la nef et le chœur, à l'extérieur, pour le pavillon dressé devant la façade et pour la galerie, et au palais du Tau, ce qui contribue à l'impression de désordre. Pourtant, le démontage est certainement organisé : l'arrivée concomitante d'éléments arrachés à différentes parties du décor indique une division du travail entre plusieurs équipes œuvrant en parallèle. Il semble que l'une soit chargée du jubé, une autre de la colonnade, une autre peut-être des tribunes, une autre encore de la galerie extérieure. Jusqu'au 15 juillet, Girault compte toujours une trentaine de manœuvres en activité¹⁰².

Aussitôt le démontage achevé, le chœur est nettoyé¹⁰³ et remis en état, tout d'abord par la repose des treize grilles qui le ferment par Vedy, maître serrurier du roi, qui les avaient déposées¹⁰⁴. Le travail est complété par les réparations réalisées par Le Grand, doreur à Reims¹⁰⁵. « Les marbres auxquelles étoient attachées les grilles » avaient été préalablement reposés, tandis que les carreaux de marbre cassés pendant les travaux sont remplacés, le tout aux frais du roi, de même que les chaises « brisées par le public » durant la cérémonie, pour lesquelles le loueur de chaises de la cathédrale reçoit un dédommagement de 306 livres¹⁰⁶.

⁹⁶ AN, O¹ 3045⁵, n°158, 2^e mémoire de Bornion.

⁹⁷ AN, O¹* 3250, fol. 19 : « Etat des Voitures de Reims a Epernay pour le Retour des effets qui ont servi au Sacre de Louis 16 pour estre conduits sur des bateaux a Paris ».

⁹⁸ *Ibid.*, fol. 20v, n°64.

⁹⁹ *Ibid.*, fol. 20v-21, n°65.

¹⁰⁰ *Ibid.*, fol. 21v, n°81 et 82.

¹⁰¹ *Ibid.*, fol. 22v, n°103.

¹⁰² AN, O¹ 3045⁵, n°175, 2^e mémoire.

¹⁰³ *Ibid.*, n°176, *Liste des Manœuvres Employés à la Cathédrale de Reims pour le nettoyage de l'Eglise et des grilles, du 2 Juillet au 18 dud.*

¹⁰⁴ *Ibid.*, n°164, mémoire de Vedy, où sont compris les démontage et remontage des grilles.

¹⁰⁵ *Ibid.*, n°169.

¹⁰⁶ *Ibid.*, n°175, mémoire de dépenses de Girault.

La dernière liste de « gardiens de chapelles et de meubles à Reims après le Sacre », qui se réduit à deux noms, semble désigner le 29 juillet comme date d'achèvement du déménagement des derniers effets que les Menus doivent récupérer¹⁰⁷. Les derniers chargements datent des 8 et 9 juillet¹⁰⁸, mais un envoi est encore effectué par le coche d'Épernay le 23 juillet¹⁰⁹. Les effets rapatriés de Reims sont rangés dans les magasins des Menus Plaisirs, dans l'éventualité de leur réutilisation, comme éléments de décors pour une cérémonie ou une représentation théâtrale. Dès le 18 juin, les premiers arrivages sont déchargés par une dizaine de manœuvres. À partir du 26 juillet, quelques manœuvres sont employés au port de la Rapée au déchargement des bateaux descendus d'Épernay, qu'on avait fini d'y charger vers le 12. Cette activité culmine durant la seconde semaine d'août qui voit une quinzaine d'employés de Menus s'activer sur le port, puis procéder au rangement dans le magasin parisien des Menus Plaisirs, où les effets ont été ramenés par « 100 voitures prises sur le port »¹¹⁰.

Cérémonie unique, hautement symbolique mais sans doute obsolète par bien des aspects, le sacre constitue, dans un contexte d'économies généralisées, une dépense phénoménale si on la rapporte à la durée de l'événement – bien que ça ne représente que 2% des dépenses de la Maison du roi au sens large¹¹¹. Le 19 octobre, lorsqu'il met un point final aux comptes, La Ferté arrive à un total de plus de 800 000 livres, soit un dépassement de 100 000 livres environ sur les devis¹¹². Pour autant, tout ce qui avait été préparé pour le sacre n'était pas perdu, aussi bien les vêtements¹¹³ que les éléments du décor. Il est bien difficile de savoir ce qui a resservi et surtout, dans quelles conditions. Il est vraisemblable que les pièces de charpente, les planches, les toiles peintes, les châssis ont été réemployés. Plusieurs éléments ont probablement servi pour décorer la salle, établie dans le grand hangar des Menus Plaisirs, à Versailles, qui accueille les assemblées des notables de 1787 et 1788. Si l'essentiel du décor diffère, le dais qui surplombe le trône semble bien être celui de Reims, utilisé une dernière fois, avec des transformations importantes, pour la réunion des États Généraux en mai 1789¹¹⁴. L'assemblée des notables a peut-être été la dernière occasion d'utiliser la dispendieuse voiture du sacre, lors des séances des 22 et 25 mai 1788. La caisse et le train ont subi des réparations en novembre de cette année¹¹⁵, peut-être en prévision de l'ouverture solennelle des États Généraux, mais rien ne permet d'affirmer que le « carrosse du Corps » qui abritait Louis XVI pendant le cortège d'ouverture est bien celui du sacre¹¹⁶. En revanche, il est certain que durant la messe du Saint-Esprit, célébrée à Saint-Louis de Versailles en clôture de cette procession, ont retenti les accents de la messe que François Giroust avait composée pour le sacre¹¹⁷, subtile manière de rappeler que l'espoir du début du règne n'était pas tout à fait éteint, soulignée par le titre de la messe : *Gaudete in Domino semper, Réjouissez-vous dans le Seigneur à jamais*.

¹⁰⁷ *Ibid.*, n°176.

¹⁰⁸ AN, O¹* 3250, fol. 25.

¹⁰⁹ AN, O¹ 3045⁶, n°185.

¹¹⁰ *Ibid.*, n°187, listes de manœuvres et état de voitures.

¹¹¹ Paul Brunoy, « Un budget de réformes au XVIII^e siècle », *La Nouvelle Revue*, 3^e série, t. XXVI, 1912, p. 187 ; Michel Morineau, « Budgets de l'État et gestion des finances royales en France au dix-huitième siècle », *Revue historique*, 1980, n°264, p. 309. Au demeurant, 800 000 livres constituent la somme accordée par le roi pour doter la fille de Mme de Polignac (Jean-François Solnon, *La cour de France*, Paris, Le Livre de poche, 1996 [1^{re} éd. Fayard, 1987], p. 579).

¹¹² *Journal de La Ferté*, p. 388. En réalité, le total est de 835 862 livres (P. Lemaigre-Gaffier, « La mise en scène du corps du roi », art. cit., p. 155, n. 15).

¹¹³ La Ferté rappelle que, lors d'une représentation théâtrale, Louis XVI a reconnu une veste destinée à un pair laïque, mais non utilisée au sacre : *Journal de La Ferté*, p. 390.

¹¹⁴ Hypothèse avancée par Pierre Pinon dans Pierre Pinon, Patrick Brassart et Claude Malécot, *Des Menus Plaisirs aux Droits de l'Homme. La salle des États Généraux à Versailles*, Paris, CNMHS, 1989, p. 39, 46 et 55.

¹¹⁵ R. Wackernagel, « La voiture du sacre de Louis XVI... », art. cit., p. 148.

¹¹⁶ *Id.*, op. cit., p. 247 et *Id.*, « Le carrosse du sacre de Louis XVI », dans B. Saule, J.-L. Libourel et H. Delalex (dir.), *Roulez carrosses*, op. cit., p. 98.

¹¹⁷ Il semble qu'un nouveau *Gloria* ait été composé pour l'occasion : voir la mention sur la page de titre « il y a un *Gloria* ajouté qui fust en échange de l'ancien » de l'exemplaire BnF, Musique, Rés. H 595.

En définitive, les décors encore conservés disparaissent vraisemblablement dans la tourmente révolutionnaire (il n'est pas exclu que certains éléments aient pu servir lors de certaines fêtes républicaines) et le carrosse est détruit après mai 1794 : les bronzes sont récupérés pour fondre des canons, les ornements vendus aux enchères et les panneaux peints, enduit de vernis Martin, voués aux flammes¹¹⁸. Pourtant, la portière gauche a échappé au bûcher, sans doute à la suite d'un vol, et constitue aujourd'hui l'unique vestige de ce carrosse exceptionnel¹¹⁹.

Pour autant, la cérémonie de juin 1775 n'est pas sans postérité, puisque le principe du décor architectural est repris pour les couronnements suivants, qu'il s'agisse de celui de Napoléon, en 1804, à Notre-Dame de Paris (Turgot aurait apprécié), qui reprend le décor à l'antique – mais utilisant plus largement le tissu, semble-t-il – et la galerie reliant l'archevêché au portail occidental, voire certains des ornements, comme le fameux sceptre dit « de Charlemagne »¹²⁰, ou, bien entendu, pour celui de Charles X, en 1825. Le retour à Reims s'accompagne d'un retour scrupuleux à la tradition d'Ancien Régime : le carrosse, magnifique et monumental, attelé de huit chevaux empanachés de blanc, dont la construction avait été lancée dès 1814¹²¹, les décors intérieurs et extérieurs de la cathédrale, dans un style néo-gothique conforme à l'évolution du goût, hormis le jubé du trône et son dais, et le cérémonial, restitué grâce à la documentation des Menus Plaisirs (dont l'intendant n'est autre alors que le fils de Papillon de La Ferté). Tout ceci parut singulièrement en décalage avec l'évolution de la société française depuis cinquante ans¹²². De fait, il ne resta par la suite que des récits, des souvenirs, de la musique¹²³, des images plus ou moins fidèles et un ensemble d'archives particulièrement riche, qui permet encore aujourd'hui de faire revivre par l'esprit la cérémonie fastueuse et les préparatifs à la fois lourds et minutieux qui l'ont précédée.

¹¹⁸ R. Wackernagel, « Le carrosse du sacre de Louis XVI », art. cit., p. 99.

¹¹⁹ *Id.*, « Le dernier vestige... », art. cit., p. 100 ; *Id.*, « La voiture du sacre de Louis XVI... », art. cit., p. 153-155.

¹²⁰ Thierry Lentz (dir.), *Le Sacre de Napoléon*, Nouveau monde éditions, 2003.

¹²¹ B. Saule, J.-L. Libourel et H. Delalex (dir.), *Roulez carrosses*, *op. cit.*, p. 196-205 et 227.

¹²² Frédéric Lacaille, « Le Sacre de Charles X », dans *ibid.*, p. 189-195.

¹²³ Jean Mongrédien, « La musique du sacre de Napoléon I^{er} », *Revue de musicologie*, 1967, t. 53, n°2, p. 137-174 ; *Id.*, « La musique aux fêtes du sacre de Charles X », *Recherches sur la musique française classique*, X, 1970, p. 87-100. L'essentiel est enregistré : Cherubini, *Messe du couronnement* (dir. R. Muti, CD Emi 7 49302 2) et Le Sueur, *Ceremonial music*, (dir. C. Spering, CD Opus 111 OPS 10-010). Les musiques du sacre de Napoléon ont été prises sur le vif au festival de La Chaise-Dieu de 1995 (dir. V. Tchernouchenko, 2 CD Koch-Schwann 350 346).

